

La vie et l'œuvre d'E. Moselly

MOSELLY, de son véritable nom Emile CHENIN, naquit le 12 août 1870 à Paris, à la Bibliothèque Nationale, rue de Richelieu, où son père était gardien. L'époque était troublée, la capitale en effervescence, et ses parents, d'origine lorraine, aspirèrent vite à retrouver le calme de la province d'où ils étaient venus. Le 14 mai 1871 ils viennent baptiser leur fils à Chaudeney, puis, le 27 octobre 1873, ils achètent dans ce village la maison où MOSELLY passera son enfance et son adolescence et qui porte actuellement une plaque à sa mémoire.

Joséphine CHENIN et son fils, âgé de trois ans et demi, viennent s'y installer au début de 1874, et Achille CHENIN les y rejoindra dans le courant de l'année, ayant trouvé au fort de Villey-le-Sec en construction un emploi de dessinateur ; un peu de culture procurera à la famille un appoint relatif, mais on vivra chichement, d'autant plus que la crise du phylloxera viendra anéantir l'une des principales ressources du Toulouais. MOSELLY sera stimulé dans ses études futures par le souvenir de cette relative pauvreté et la hantise d'une existence difficile : l'Agrégation de lettres classiques lui apparaîtra plus tard comme un titre universitaire qui assure l'aisance plus que la gloire, à laquelle pourtant il n'était pas insensible. « *Notre situation sera changée* », écrira-t-il à ses parents à la veille de son succès ; on retrouve la même préoccupation dans son roman « Les Etudiants ».

Pour l'instant, Emile MOSELLY est un enfant de Chaudeney au plein sens du mot. Fils unique, il passera sa jeunesse au sein d'une famille unie, mais il notera toutefois lui-même, plus tard, son écartèlement idéologique dont il restera profondément marqué. Les ancêtres paternels, peut-être de lointaine origine italienne, - certains aspects méditerranéens du tempérament de l'écrivain le confirmeraient -, étaient des côtes et du plateau. Voici ce qu'en dit MOSELLY en 1902 dans son Journal intime inédit :

« De mes ancêtres paternels, je sais peu de choses. Pourtant une tradition, dans le pays, les représente comme des rouges. La tombe de la vieille grand'mère dans le cimetière de Pierre-la-Treiche où mon père m'a conduit tout enfant, est toute simple, sans croix, sans appel à la miséricorde infinie, couverte d'une inscription dans le style ampoulé, déclamatoire du XVIII^e siècle. Je sais aussi par des papiers trouvés à la Nationale, un procès-verbal de la grande assemblée révolutionnaire, que les premières réunions du baillage en 89 furent tenues en notre maison de Biqueley. Mon aïeul fut arrêté avec d'autres meneurs et conduit à Metz, enchaîné sur une charrette par les dragons de Bouillé aux cris de la populace ameutée contre les incendiaires de récoltes.

François de Neufchâteau, qui finit mal, ministre de Napoléon, je crois, fit un rapport à l'Assemblée où il protesta contre la violence insultante infligée au peuple français dans la personne de ses représentants. Quelle âme sensible ne frémirait en voyant ces honnêtes laboureurs, chargés de chaînes, livrés à la maréchaussée ? Opprobre !

Je tiens à ce papier, plus précieux que toutes les généalogies. Que mes fils y voient ce que j'ai su y retrouver, la parole des ancêtres, leur testament qui viendra nous mettre en garde, à travers les âges, contre toute défaillance, nous rappeler qu'ils étaient peuple, que nous sommes peuple et que toute notre force, tout le sang qu'ils nous ont transmis doivent être consacrés à la défense de ses droits ».

Voilà de beaux accents lyriques qui indiquent d'emblée où vont les sympathies de



Emile MOSELLY
1870-1918

MOSELLY. Sa mère, née GANTOIS, était, elle, de la vallée de Chaudeney, et son fils n'est pas loin de penser qu'il y eut mésalliance. « *Ils n'auraient pas dû se marier, écrit-il à la même époque, car ils étaient chacun d'un côté de l'eau différent ; la Moselle sépare les deux pays et les unions sont rares ; les gens ne se ressemblent pas. Au pays de mon père on a le sang vif, on est mécréant, hâbleur ; pays de culture, de travail, de dure, de labeur ; chez ma mère on est posé, bourgeois, on va à la messe, pays de vigneron. Ma mère, qui n'était pas riche, a toujours considéré mon père un peu comme un bohème. Il avait plus de bien et du meilleur, mais ce n'étaient que des prés et des champs, et on ne buvait pas de vin* ».

C'est dans ce climat étrange que grandit MOSELLY: A la foi profonde et aux superstitions bigotes de la population rurale de Chaudeney s'opposaient la libre-pensée du père, lecteur fervent des philosophes du XVIII^e s. et des idéologues, et l'influence profonde de Monsieur PIERSON, l'instituteur laïc défenseur héroïque et souvent brimé de la République aux prises avec ce qu'on appelait la Réaction. Ce sont ces deux hommes qui l'emportèrent : MOSELLY sera athée, mais il conservera toujours la nostalgie de la sécurité que procure la foi et celle de la poésie mystérieuse des cérémonies religieuses.

Il a quitté Paris trop tôt pour en être vraiment marqué. Ce sont la nature et l'activité humaine du Toulinois qui seules influenceront sa personnalité. Il participe à l'existence tumultueuse des gavroches du village, court les prairies et les bois, longe les rives de la Moselle et le chemin de halage, visite le cimetière des chalands et les barrages ; il connaît la vie des mariniers, des pêcheurs d'ablettes et des paysans, celle des bribeurs également, les « reuchards ». Cette pénible existence du lorrain et les sensations multiples ressenties au contact de la nature, racontées dans « Le Rouet d'Ivoire », dans « Terres Lorraines » et dans bon nombre de nouvelles, laisseront une profonde empreinte sur une sensibilité déjà affinée et qui le distingue très tôt de ses compagnons de jeu. Monsieur PIERSON a remarqué son intelligence et ses dons et l'envoie en 1882 comme boursier continuer ses études secondaires au Collège de Toul. Il y est externe, parcourt deux fois par jour, matin et soir, et à pied, le trajet qui sépare le village de la ville ; à midi, il prend son repas chez des cousines tuloises. Ses études sont brillantes ; chaque année, régulièrement, jusqu'à l'obtention du baccalauréat en juillet 1888, il y fera ample moisson de prix.

Il y a pris le goût de la culture et son désir de s'élever au-dessus de son humble condition s'est affirmé. Il se lance dans les études supérieures : il sera professeur. En octobre 1888 il entre comme boursier d'internat au lycée de Nancy en classe de Rhétorique Supérieure et prépare le Concours pour la bourse de licence, qu'il passe avec succès. Il fréquentera la Faculté des Lettres d'octobre 1889 à juillet 1891 et la quitte comme licencié. Cette période nancéienne fut assez dramatique pour ce jeune homme peu habitué aux difficultés qu'il doit désormais affronter seul. Coupé de l'affection familiale et du monde familial de son village, il côtoie des inconnus souvent indifférents et découvre qu'il faut lutter pour vivre. Sa situation financière, malgré la bourse, est précaire. Il est soutenu dans sa conquête du savoir par son ambition et la conviction de plus en plus consciente qu'il sera écrivain : il écrit deux œuvres perdues, que les éditeurs refusent. Et surtout, comme de nombreux jeunes gens de ces années 1889-1892, il se débat dans un vide philosophique angoissant : les valeurs du XIX^e siècle s'écroulent, les maîtres du passé disparaissent ou sont contestés, et rien de solide ne remplace encore valablement les idéologies moribondes. C'est le néant et la confusion. Certes, les dogmes nouveaux ne manquent pas ; ils fusent, et de toutes provenances, de toutes tendances, aussi vagues que nombreux et contradictoires, se présentant pour la plupart sous le vocable commun de « religion nouvelle » : l'expression est dans toutes les bouches, au bout de toutes les plumes. MOSELLY cherche vainement où jeter l'ancre ; il lui faudrait trouver une école qui satisfasse sa personnalité complexe, hétérogène, ses idées et ses goûts souvent contradictoires. Il est seul.

C'est dans ce désarroi et ces tiraillements qu'il se voit obligé d'affronter une autre épreuve, qui sera capitale pour lui. Les nouvelles et récentes lois militaires de 1889, fondées sur l'obligation et l'égalité, font de MOSELLY une recrue rétive et désespérée. Ni ses idées, ni son hypersensibilité, ni sa fragile constitution physique ne pouvaient s'accommoder de la vie des casernes ou des camps. Du 10 novembre 1891 au 18 septembre 1892, il fait un douloureux service militaire au 6^e bataillon d'Artillerie

de forteresse, au fort de Lucey. Il eut l'impression que ses dons s'évanouissaient, que son âme de poète mourait de mort lente ! Ce ne fut qu'une impression. En revanche, il y reprit contact avec des réalités brutales que l'intellectuel enorgueilli avait quelque peu oubliées, il y retrouva surtout les humbles, les simples et leurs souffrances dont l'avaient éloigné les études, les succès universitaires et la soif de la réussite sociale. Et ce ne fut pas peu de chose. Trois ans plus tard, du 27 août au 23 septembre 1894, une période au fort de Lucey confirmera définitivement ces influences essentielles : c'est par l'expérience du service militaire, jugée d'abord comme négative, que MOSELLY a redécouvert les humbles, leur affection et leur simplicité. C'est elle qui, en partie, le ramènera vers le paysan lorrain qu'il comprend mieux désormais et pour lequel il éprouve sympathie et pitié fraternelle. Ainsi s'expliqueront la parution, en 1902, de « l'aube fraternelle », roman autobiographique au titre révélateur, et le nombre assez important de ses nouvelles à sujets « militaires ».

Libéré, MOSELLY se remet à ses études. Une nouvelle bourse lui permet de préparer pendant trois ans, de 1892 à 1895, à la Faculté des lettres de Lyon, le concours de l'Agrégation de lettres classiques qu'il obtient à l'âge de 25 ans. Le journal intime est assez discret sur cette période de trois années consacrées au travail : on y relève surtout les thèmes incessants chers à MOSELLY : l'isolement dans la multitude indifférente, la nostalgie de l'affection des parents, le regret d'être éloigné de sa petite patrie et, l'on s'y attendait, l'éloge de la bonté et de la simplicité des paysans lorrains.

Un fait important, toutefois, a été noté par MOSELLY. En novembre ou décembre 1892, peu après son arrivée à Lyon, il assiste à une conférence donnée par Paul DESJARDINS, l'un des mages de la « religion nouvelle », qui fit sur l'étudiant une impression très forte : DESJARDINS prêchait la bonté de l'homme et une sorte d'évangélisme laïc qui correspondait parfaitement à l'état d'esprit de MOSELLY : heureux d'avoir enfin trouvé un écho à ses propres aspirations, MOSELLY en est fortifié, éclairé, définitivement convaincu : elle était là, la religion d'énergie et d'enthousiasme, d'amour et de solidarité, mais dépouillée de toute coloration religieuse, ne gardant du christianisme que sa morale humanitaire et naturelle.

« Ceci est la bonne parole, écrit-il de retour dans sa chambre d'étudiant. Il y a eu un moment où j'ai senti que cet homme, fils de paysans, comme il le disait avec un orgueil admirable, qui labourèrent quelque part la terre à l'ombre des clochers, oui, j'ai senti que le cœur de la France de demain battait dans cet homme ». L'émotion est si forte que la phrase en est incorrecte. MOSELLY poursuit : *« comme il doit être grand et heureux, au fond, malgré ces destinées qui pèsent d'un poids si lourd sur ses épaules, et, chose admirable, cet homme qui vient vous prêcher le Credo de l'Évangile, vous dire que la solution de la vie est après tout dans la solution très simple que recommandent la pratique des honnêtes gens et les préceptes de toutes les religions, voilà-t-il pas qu'il a trouvé une forme d'art nouvelle et que son éloquence est plus admirable et plus haute dans la hiérarchie des productions de l'esprit que toutes les déliquescentes et raffinements dont nous n'avons plus que faire ».* Du même coup MOSELLY est philosophiquement apaisé et son œuvre future est légitimée : il chantera la vie simple et l'amour des humbles.

En 1895, MOSELLY est donc professeur agrégé, et il tourne une page de sa vie. Sa personnalité est assise, son avenir fixé. Nous le suivrons rapidement au cours de sa carrière professionnelle dans diverses villes où il se considérera toujours comme exilé, attendant le départ du premier train du premier jour des grandes vacances pour regagner Chaudeney. Entre temps, et à distance, il trompera sa nostalgie en ressassant ses souvenirs lorrains, en notant dans son Journal une foule d'impressions concernant la Lorraine estivale, lumineuse, calme et fraîche sous les frondaisons écrasées de soleil : il accumule les matériaux de ses œuvres futures.

De 1895 à 1899, il est professeur de rhétorique à Montauban. En décembre 1896 il épouse à Paris Marie BARTHELEMY, parisienne aisée de sept ans sa cadette et en novembre 1898 naît leur premier fils, François.



*MOSELLY à Montauban en 1826
Il est en compagnie de deux de ses collègues
Spené (au centre) et Eyssantier (à droite)*

C'est à Montauban que MOSELLY fait la connaissance d'Albert MATHIEZ, professeur d'Histoire, qui mettra MOSELLY en rapport avec PEGUY. Il a écrit « l'Aube fraternelle » et c'est PEGUY, devenu son ami, qui publiera l'ouvrage dans ses « Cahiers de la Quinzaine » en 1902.

De 1899 à 1902 il professe au lycée d'Orléans. Socialiste, mais indépendant, il donne également des cours à l'Université Populaire qui vient d'y être créée. En janvier 1902 naît Germaine CHENIN, qui hérite des dons artistiques de son père et illustrera la réédition en 1923 de « Joson MEUNIER » ; elle décèdera en 1950 d'un cancer alors qu'elle vivait chez son frère François à Carling (Moselle). Au cours de cette période orléanaise, MOSELLY visite NOHANT, attiré par le souvenir de George Sand dont il publiera en 1911 une biographie. Il prend également contact avec la mer, qu'il reverra fréquemment par la suite.

A ce moment précis se produit ce que l'on peut appeler « la révélation de Pâques 1902 » : Ayant depuis quelques années connu seulement la Lorraine de l'été, ayant ressassé et savouré au loin les impressions emmagasinées, et les ayant déformées et embellies, MOSELLY est stupéfait, au sortir de la gare de Toul, de trouver une vallée maussade, austère, boueuse, noyée sous la pluie. Immédiatement des images d'un passé dur remontent à la mémoire et, pendant une quinzaine de jours, il fera une chasse systématique aux souvenirs : le vrai visage de la Lorraine, qui s'était quelque peu estompé, lui réapparaît enfin : le cadre et le climat rude expliquent l'homme ; sa sympathie en est accrue, il retrouve lui-même ses racines profondes et les apprécie. Sa décision est prise : il sera le chantre de la Lorraine et de sa population noble, mais pitoyable.

Il demande alors et obtient une bourse d'études auprès de la Faculté des Lettres de Paris, ce qui revient à dire qu'il se met en congé pour deux années au terme desquelles il regagnera son poste à Orléans où il enseignera jusqu'en 1910. Il médite ses livres, commence à les écrire, prépare une période d'intense publication. En avril 1904 paraît « Jean des Brebis », en juillet 1906 « Les retours », en mars 1907 « Terres Lorraines ». Le 23 mai, il se voit décerner le prix Stanislas de Gaita, le 1^{er} octobre paraît le célèbre « Rouet d'ivoire ». 1907 est bien l'année MOSELLY, dignement couronnée par le Prix Goncourt enlevé le 5 décembre, de haute lutte, il faut le dire, avec l'aide appréciable de PEGUY et de Maurice BARRES, dont MOSELLY vient de faire la connaissance. C'est à Orléans aussi que naît, le 16 mars 1906, le troisième enfant de la famille, Jacqueline, qui décède en mars 1909, à l'âge de 3 ans.

MOSELLY donne l'impression d'avoir jeté subitement sur le papier une série d'œuvres qui avaient longuement mûri, et il faudra attendre décembre 1910 pour voir paraître « Joson Meunier », suivi quelques jours plus tard de « Fils de gueux ». Ces deux œuvres ont été écrites pendant un nouveau congé obtenu pour l'année scolaire 1909-1910, à la fin duquel MOSELLY est nommé à Rouen, où il enseignera un an. Il a la gloire, il a l'aisance, mais sa santé décline : atteint de congestion pulmonaire, il doit demander un nouveau congé du 24 janvier au 8 avril 1911 et se verra contraint de faire des cures successives au Mont Dore durant les étés 1911, 1912 et 1913. Entre temps il a été nommé professeur au lycée Voltaire, à Paris, il a été fait officier de l'Instruction Publique en juillet 1912, puis chevalier de la Légion d'Honneur en juillet 1913. Un quatrième enfant, Jean-Pierre, lui est né en janvier 1913. Il a également publié la biographie de George Sand en novembre 1911 et en décembre « Les Etudiants », roman essentiellement autobiographique, sauf en ce qui concerne le dernier chapitre : Jean MESNIL, le héros, revient à la terre par fidélité à la race qu'il avait voulu trahir ; en plus du défoulement que cet heureux dénouement offrait à MOSELLY, qui n'osa jamais prendre cette décision héroïque, il faut y voir une thèse à la mode, une réponse aux « Déracinés » de Barrès.

Nous sommes enfin arrivés à l'aube de la première guerre mondiale, dont MOSELLY ne verra pas la fin. Le 29 juillet 1914 il est arrivé à CHAUDENEY et le 31 il est de retour à Paris où il ramène sa mère âgée de 75 ans ; la maison de l'enfance reste vide, il n'y retournera plus jamais.

Mobilisable le premier jour de la guerre, il revient à Toul le dimanche 2 août, où il est réformé. Il est alors nommé au lycée Pasteur de Neuilly, son dernier poste.

Du climat tendu de cette période bouleversée naîtront deux œuvres peu connues et d'une inspiration toute nouvelle, politique ou satirique : « Le Journal de Gottfried Mauser », essai de définition de l'âme allemande paraît en décembre 1915 et révèle un MOSELLY féroce assez inattendu et « Les grenouilles dans la mare », peinture satirique des gens de Lettres et de Théâtre, qui ne verra le jour qu'en septembre 1920. Ajoutons-y « Les Contes de guerre pour Jean-Pierre » édités en avril 1918, et « Nausicaa » (mars 1918) conte délicieux relatant l'aventure sentimentale de Monsieur BOUROTTE, professeur de seconde qui, au cours d'une excursion champêtre, s'éprend de Nausicaa, charmante fille de fermier dont le cœur, hélas ! n'est plus à prendre.

Enfin, nous ne pouvons clore ce rapide aperçu sans évoquer la Bretagne qui tint dans les dernières années de sa vie une place de plus en plus importante, MOSELLY y a fait, depuis Orléans et Rouen, quelques incursions brèves lors de ses petits congés scolaires et il y a découvert une région plaisante dont il s'est épris parce qu'elle lui rappelle par certains aspects sa Lorraine, « cette Bretagne de l'Est » dit-il. Pendant la guerre, la Lorraine lui étant interdite, c'est dans le Calvados qu'il passera ses étés ; il y a trouvé une nouvelle source d'inspiration qui n'eut pas le temps d'être très féconde : elle produisit quand même « La Houle », histoire d'une veuve de pêcheur qui en vain veut éloigner son fils de la mer, publié dès 1913 dans l'Humanité, et un autre roman à peine ébauché intitulé « Suzanne ».

C'est le 2 octobre 1918, à la fin des vacances, que, dans le train qui devait le ramener à Paris, entre Quimper et Lorient, il s'écroula, terrassé par une crise cardiaque. Il avait 48 ans. Inhumé provisoirement au cimetière de Kerantrech, sa dépouille mortelle fut ramenée à Chaudeney le 9 octobre. Le 8 juillet 1928, l'Association des Ecrivains Lorrains faisait sceller sur la façade de sa maison de Chaudeney la plaque qui rappelle que là vécut un poète.

*

* *

Voilà donc écoulée cette vie trop brève, droite et nette, exempte de ces événements surprenants et scandaleux qui attirent l'attention. Ce fut une vie bien remplie, celle d'un universitaire dévoué à son métier, et à sa famille, celle d'un artiste épris de justice et de beauté. Ce n'est pas sa biographie qui est attachante, c'est la personnalité de l'homme, et l'œuvre qu'il nous a laissée. En le fréquentant avec assiduité, on découvre un être beaucoup plus tourmenté et plus riche que ne le laisserait supposer sa vie sans histoires, un être contrasté, sensible, esthète et sensuel, parfois violent, aimant la nature d'un amour bestial et raffiné à la fois, perpétuellement à la recherche d'un bonheur que son besoin d'absolu, ses contradictions profondes et ses exigences l'empêchèrent de trouver vraiment, en un mot un « écorché douloureux » qui ne pouvait vivre sans amour.

Son œuvre est assez abondante, et nous n'avons pas parlé des ouvrages scolaires ni de sa collaboration à certains journaux locaux et à diverses revues, dont le Pays Lorrain. Aucun de ses recueils de nouvelles, aucun de ses romans n'est disponible en librairie ; ses œuvres ne sont plus éditées. Qui s'intéresse encore à MOSELLY ? Et quelles sont les raisons de cet oubli ? Elles sont sans doute multiples. Les œuvres de circonstances nées de l'époque de la guerre sont dépassées ; la veine bretonne n'a guère eu le temps de se révéler. Restent les œuvres d'inspiration lorraine, qui sont évidemment l'essentiel.

Tout d'abord son tempérament, sa sensibilité, son besoin d'affection, sa connaissance du terroir, son don de compréhension lui ont permis de comprendre de l'intérieur, par une sorte de mimétisme affectif souvent douloureux, tous les simples qui, accablés par un destin qu'ils ne comprennent pas, souffrent en silence. Malheureusement si, à travers les gueux et les vilains de sa Lorraine il a abouti à découvrir l'humaine condition, il faut bien reconnaître que l'humaine condition a

pris des traits tout nouveaux, tout comme l'amour et les méthodes de ceux qui, de nos jours, se penchent sur les plus défavorisés et s'interdisent la sentimentalité.

Si MOSELY excelle dans la peinture de la nature lorraine et l'évocation de la vie de jadis, ses œuvres ont fixé une époque révolue dont notre siècle s'est éloigné à grands pas et dont la génération montante, tournée vers l'avenir, ne semble même pas soupçonner l'existence.

Il chante l'amour du terroir et le particularisme de sa province, qu'il a voulu sauver de l'oubli. Qui le lira en notre siècle qui fait éclater les frontières et tend à uniformiser les mœurs, les individus, les idéologies ?

Enfin et surtout, MOSELY n'avait pas l'imagination créatrice des grands créateurs ; il a sans cesse coulé dans des moules différents sa seule expérience et sa seule aspiration. Aucun n'a plus que lui raconté sa propre vie. Si l'on y regarde de près, la quasi-totalité de ses héros sont des malheureux qui souffrent parce qu'ils sont eux-mêmes, comme leur créateur, des déracinés, ou parce que l'un des leurs s'est déraciné, depuis les gueux chassés par leur patron jusqu'aux soldats torturés par « le mal du pays » lorsqu'ils sont plongés brutalement dans un univers qui leur est étranger et auquel ils ne peuvent s'adapter. D'autres sont déracinés par l'attrait de la culture, d'autres encore par l'attrait de la ville. L'œuvre de MOSELY est groupée autour d'un thème unique : couper les racines qui nous rattachent au lieu de l'enfance et aux êtres familiers qui l'habitent correspond à un suicide et ne peut mener au bonheur. Notre époque, semble-t-il, prône l'idée opposée et les conditions de vie actuelles ne se satisfont plus d'un univers aussi étroit.

Emile MOSELY ne pourrait-il donc intéresser, de nos jours, que les adultes âgés qui retrouvent dans ses pages des bribes de leur jeunesse et le parfum vieilli du temps jadis, ou quelques jeunes et moins jeunes pris par la passion anachronique des vieilles choses ? Ce serait dommage.

Le goût renaissant, mais encore bien timide, pour le folklore, les traditions, les vieilles pierres, les légendes, les antiquités, les vieilles chansons même, bref l'ancien, est peut-être un signe avant-coureur d'un retour plus général au passé, MOSELY aurait alors quelque chance de sortir de l'oubli. Il le mériterait bien.

P. GOUDOT